

*Hommage de l'Auteur*

PAUL LEJAY,  
119, Rue du Cherche-Midi, PARIS (6<sup>e</sup>)



# MÉLANGES

OFFERTS A

# M. ÉMILE CHATELAIN

MEMBRE DE L'INSTITUT  
DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES  
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS

---

15 AVRIL 1910

PAUL LEJAY  
Les recensions antiques d'Horace.



PARIS (VI<sup>e</sup>)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—  
1910



PAUL LEJAY

LES

## RECENSIONS ANTIQUES D'HORACE

M. Vollmer a de nouveau soulevé la question des recensions antiques subies par le texte d'Horace. Il distingue deux grandes classes de mss. La seconde comprend les deux archétypes *F L*, représentant respectivement chacun deux mss., *p*  $\delta$  *R* et le *Blandinius uetustissimus* (1). Tous les autres mss. sont rangés dans la première classe (2).

A l'intérieur de la seconde classe, un groupe se distingue nettement, *F L*, auxquels se rattachent souvent *p*  $\delta$  et un ms. négligé par M. Vollmer, *u* (B. N. 7973, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle). C'est ce groupe qu'il représente par  $\Phi$ . Or, il n'admet pas que la seconde classe présente des traces de recension. Il considère, au contraire,  $\Phi$  comme une recension d'époque carolingienne (3).

Que la répartition des mss. en deux classes ne doive pas son origine à une recension qui aurait créé un archétype recensé à côté d'un archétype non recensé, c'est ce qui est incontestable. Les archétypes I et II se distinguent et s'opposent par les fautes communes aux dérivés de chacun d'eux. Mais les innovations qui servent aujourd'hui de base à notre classification peuvent avoir une double origine. En d'autres termes, les archétypes I et II étant déjà distincts par leurs fautes, à ces fautes a pu s'ajouter et s'est ajouté de fait un certain nombre d'innovations dues à des reviseurs plus ou moins savants. On verra, par ce qui suit, que, dès l'antiquité, quelques-unes des leçons propres à la seconde classe ne peuvent s'expliquer que par une revision. Et c'est

(1) *F* =  $\varphi$  (B. N. 7974, x<sup>e</sup> s.) et  $\psi$  (B. N. 7971, x<sup>e</sup>) ; *L* =  $\lambda$  (B. N. 7972, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup>) et *l* (Leyde F. 28, ix<sup>e</sup>) ; *p* = B. N. 10310, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> ;  $\delta$  = Londres Harl. 2723, ix<sup>e</sup> ; *R* = Vat. Reg. 1703, ix<sup>e</sup> Un ms. apparenté à ce groupe est *O* = Oxford, Quercus C., P 2, x<sup>e</sup> s. — Dans ce qui suit, je laisse de côté, en général, *V*, le *Blandinius*, parce qu'il est trop mal connu.

(2) *A* (B. N. 7900 A, x<sup>e</sup>), *B* (Berne 363, ix), *C* (Munich 14683, ix<sup>e</sup>), *D* (Strasbourg c VII 7, x<sup>e</sup>), *E* (Munich 14683, 1<sup>re</sup> partie, XII<sup>e</sup>), *a* (Milan, O 136 sup., ix<sup>e</sup>), *b* (Berne 21, x<sup>e</sup>),  $\gamma$  (B. N. 7973, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup>), etc. Voy. la liste dans notre petite édition, p. XLIX.

(3) VOLLMER, *Die Ueberlieferungsgeschichte des Horaz*, dans le *Philologus*, 1903, Supplementband x. n<sup>o</sup> 2, p. 261-322 ; et édition dans la *Bibliotheca teubneriana*, Leipzig, 1907.

tout-à-fait le même cas pour le groupe  $\Phi$  de M. Vollmer. Ce groupe est constitué par des fautes communes soit à  $FL$ , soit à  $Fp(u)\delta$ , soit à  $FLp\delta$ , soit à  $FLp(u)\delta$ . Les trois mss.  $p(u)\delta$  sont des témoins plus mélangés de variantes de la première famille que  $FL$ . D'autre part,  $L$ , isolément  $\lambda$  ou  $l$ , ou tous deux, ont été aussi dans les *Odes* fortement contaminés avec la première famille. Mais en dehors de ces fautes caractéristiques,  $\Phi$  a subi une recension, M. Vollmer le reconnaît. Mais il la fait descendre à tort à l'époque carolingienne. Le but de ce travail est de montrer : 1° Que la seconde famille toute entière telle que la conçoit M. Vollmer, c'est-à-dire  $FLR$ , accompagnés accessoirement de quelqu'un des mss.  $p(u)\delta$ , porte des traces d'une révision antique; 2° Que la recension  $\Phi$  remonte, dans son ensemble, à l'antiquité. J'ajouterai quelques observations sur les traces de recension relevées dans la première famille.

Pour ne pas donner à ce travail une étendue démesurée, je tirerai mes preuves surtout du premier livre des *Satires*. C'est une des parties d'Horace où le ms. mixte  $R$  paraît se rattacher le plus étroitement à la seconde famille, conformément aux vues de M. Vollmer. Il manque à partir de II, 1, 17. Pour  $FL$ , porteront mes observations sur les deux livres.

## I

Un premier lot de variantes significatives est formé par les noms propres.

I, 2, 121 *Philodamus* FLR Porph., *Philodemus* mss. (1).

Le poète dont il est question s'appelle  $\Phi\lambda\acute{o}\delta\eta\mu\omicron\varsigma$ . *Philodamus* n'a aucune raison, mais ne peut s'expliquer que par une recension antique. Seul un demi-savant de l'antiquité a pu s'aviser de cette forme.

I, 4, 65 : *Sulgius* FLR (traces de cette graphie dans  $O(u)$ ), *Sulcius* mss.

M. Schulze rapporte ces formes à une série *Sulca*, *Sulcus*, *Sulcanius*. La confusion de  $C$  et de  $G$  est facile. Mais *Sulgius* est attesté épigraphiquement (2). Le recenseur a introduit une forme qu'il connaissait.

I, 4, 70 *Sulgi* FL, *Sulgi* b, *fulgi* O : *Sulci* mss., y compris  $R$ .

Ce cas nous montre comment  $R$  peut s'écarter de son archétype. C'est le groupe  $FL$  qui a le mieux conservé, dans les *Satires*, la tradition originelle.

(1) Sauf avis contraire, les textes discutés dans cette partie sont tirés des *Satires*. — Voici un cas parallèle. II, 1, 79 : *diffingere* et *diffindere* mss.; *diffidere* FL Porph.

(2) SCHULZE, *Zur lat. Eigennamen*, p. 372.

I, 4, 110 *Baius* DEVa s γ, *Barus* FLOR b g, *Barrus* u.

*Baius* est le nom d'une *gens* connue. *Barus* est rare : surnom d'affranchi (*CIL.*, III, 5265), *Baros* (sic) *scurra* (Sénèque, *Controu.*, I, 7, 18).

Le hasard peut produire dans les noms propres des fautes de texte qui correspondent à des noms réels. Mais le hasard ne se répète pas. Aux trois exemples que nous avons ici, il faudra ajouter les quatre que vont nous fournir *FL*. Car ces quatre exemples remontent aussi à l'antiquité et ont la même origine. On devrait admirer le hasard qui a produit *Philodamus*.

D'autres altérations ont pour but de donner à la structure grammaticale une apparence plus facile ou plus logique.

I, 1, 55 : *Magno de flumine mallem* | *quam ex hoc fonticulo tantundem sumere.*  
*mallem* D E O a b g s γ, *malle* B, *malim* F L R d p u δ.

L'hypothèse est contraire à la réalité ; le grand fleuve n'est pas à portée. Il faut donc *mallem*, expression du regret, non *malim*, expression du souhait. Les scolastes raisonnent d'après *malim*. La confusion paléographique de E et de I dans l'écriture capitale est ordinaire. Mais il y a plus que cela, car on aurait seulement *mallim*. La forme *malim* a dû être, sinon introduite, du moins fixée dans le texte par un recenseur qui n'a pas senti la nuance. De nombreux éditeurs modernes l'ont imité.

I, 1, 78 : *Horum* | *semper ego optarem pauperrimus esse bonorum.*  
*Optarem* BDEO a b g s γ, *optarim* FLR d p u δ.

*Horum bonorum* désigne ironiquement les soucis de l'avare et de l'homme riche, crainte des voleurs, de l'incendie, des esclaves infidèles. « A ta place, dit Horace, je souhaiterais être très pauvre de pareilles richesses ». *Optarem*, parce que le poète se met à la place de l'avare et formule le souhait qu'il devrait faire et ne fait pas (cf. *horum*). *Optarim* n'aurait, en la situation, aucun sens. Il est certain qu'Horace souhaite ce genre de pauvreté. Ce ne serait pas *optarim*, mais *opto* qui serait logique. Le recenseur n'a pas senti l'ironie. La faute paléographique serait plus simple que dans le cas de *malim*. Mais le rapprochement de ces deux passages conduit à y voir autre chose que de simples fautes. Le maître d'école irlandais qui a fourni l'archétype de *B* a été plus loin et a bravement remplacé *bonorum* par *malorum*, qui peut être déjà glosait le texte authentique. M. Vollmer, après bien d'autres, goûte *optarim*.

Dans le cas suivant, le recenseur a voulu embellir le texte par une conjecture.

I, 4, 25 : *Quem uis media elige turba.*  
*Elige* DEO a b g s γ, *erue* FLR u.

« On aura beau choisir un homme avec le plus grand soin dans la foule : il sera toujours sujet à quelque défaut et justiciable de la satire ». Il n'y a ni confusion ni embarras, comme le supposerait *erue*. Cette leçon *erue* est l'œuvre d'un professeur qui a médité. Le mot paraissait plus naturel avec *turba*. Mais le contexte montre qu'il ne s'agit pas de tirer au hasard quelqu'un par le bras. Il s'agit de faire un choix réfléchi pour bien tomber. La leçon *erue* plaît à M. Cartault et à M. Vollmer.

Un autre embellissement, qui fait fureur en ce moment, se place un peu plus loin. Horace rapporte les propos que tiennent les méchants sur son compte. Ils l'accusent d'avoir une langue de vipère. Ils disent (I, 1, 34) :

Faenum habet in cornu, longe fuge : dummodo risum  
 35 Excutiat sibi, non hic cuiquam parcat amico  
 Et quodcumque semel chartis inleuerit, omnis  
 Gestiet a furno redeuntis scire lacuque  
 Et pueros et anus.

35. *Non hic* DEO a b s γ, *non non* FLR, *non huic* u, *non non hic* g.

M. Meiser (1), puis M. Sudhaus (2) ont proposé d'admettre le texte de *FL* et de ponctuer ainsi le v. 35 : « Excutiat, *sibi non, non* cuiquam parcat amico. » Le mauvais plaisant ne s'épargne pas lui-même. Ce trait a été noté par Aristote, *Eth. Nicom.*, 1128 A 33 : « Ὁ δὲ βωμολόχος ἡττων ἐστὶ τοῦ γελοίου καὶ οὔτε ἑαυτοῦ οὔτε τῶν ἄλλων ἀπεχόμενος. εἰ γέλωτα ποιήσει. » Raison de plus pour l'admettre dans Horace, qui, comme chacun sait, était incapable de le trouver lui-même et n'a jamais fait autre chose que copier les Grecs. M. Vollmer, qui a oublié de faire cette correction dans son édition, exprime ses remords dans sa préface (3). Il reste à savoir si le détail, d'ailleurs finement observé, convient à la situation.

Les ennemis d'Horace disent : « Fuyez ce poète comme un taureau furieux ». Pourquoi ? « C'est un plaisant méchant ». Et alors, d'après le texte de la première classe de mss., ils décomposent la méchanceté d'Horace en deux phases : 1° Il s'amuse de ses plaisanteries lui-même en son particulier, *dummodo risum excutiat sibi* ; 2° il va ensuite les colporter à tout venant, *omnis gestiet a furno redeuntis scire*, etc. Cette analyse est, au moins, aussi déliée que celle du texte de *FLR* et d'Aristote. Horace est un gourmet de la médisance et de la satire : il en savoure d'abord la volupté dans le secret. Quelle perversité ! Il a la satire dans le sang. Ne songez ni à le fléchir ni à le corriger : fuyez-le ! Voilà ce que les philologues, gens placides et ingénus, ont toujours eu de la peine à comprendre. Avant d'avoir trouvé

(1) *Blätter für das Gymnasial-Schulwesen*, 1906, 251.

(2) *Hermes*, XLIII [1908], 313.

(3) *P.* vii, n. 1.

la lumière dans Aristote, ils s'étaient emparés d'une conjecture de Rutgers, *excutiat tibi*, qui était une sottise. Mais qu'ils écoutent encore les adversaires du poète : « *Laedere gaudes, et hoc studio prauus facis* » (v. 78-79). Horace satisfait un goût inné en attaquant le prochain. Le texte de la première classe met en opposition les deux parties de la phrase ; cette opposition disparaît avec la correction. En revanche, *sibi non parcet* introduit une idée étrangère au sujet et affaiblit singulièrement les mauvais propos prêtés aux mécontents. Ce détail convient parfaitement dans une analyse théorique, comme celle d'Aristote. Il n'est pas à sa place dans une attaque personnelle. Il pourrait presque servir d'excuse à Horace.

La leçon de la seconde famille a contre elle aussi ses avantages apparents. Elle établit une symétrie nouvelle dans l'expression. L'opposition, dont nous venons de parler, existe plutôt dans la pensée que dans les termes de l'autre leçon. Mais précisément Horace se plaît à ces phrases qui ont l'apparence du laisser aller et obligent à une reprise comme *quodcumque semel chartis inleuerit*. La leçon de *FLR* satisfait mieux aussi la métrique courante. Le vers : « *Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico* », n'est pas très bien coupé. Mais de tels vers ne sont pas rares dans Horace (1).

On objectera que si le texte de *FLR* n'est pas celui d'Horace, il est bien ingénieux pour une altération. Supposons que ce texte soit authentique et que *excutiat sibi, non hic* soit la correction : cette correction ne serait pas moins ingénieuse. Nous sommes en présence de deux textes possibles. Nous repoussons celui de la seconde famille parce que cette classe de mss. est suspecte d'innovations réfléchies plus que la première. Nous choisissons celui de la première parce qu'il cadre mieux avec le contexte. Mais l'autre leçon est l'œuvre d'un correcteur conscient, non le produit d'une distraction et d'un hasard.

Les innovations qu'introduit une recension tendent constamment à se glisser dans les autres familles de mss. Il suffit que le possesseur d'un ms. non altéré collationne ou même consulte accidentellement un ms. de la recension. Il découvre l'innovation. A première vue, elle satisfait généralement. Le reste paraît plus clair. Voilà faite la correction. Une copie nouvelle consolidera le changement en faisant disparaître le texte primitif. Les altérations de la tradition gagnent comme une contagion les mss. restés indemnes. Les mss. d'Horace ont subi, plus que d'autres, ce genre de dommage. On peut assigner, je pense, à l'influence de la recension *FL* les variantes suivantes.

I, 2,78 *matronas sectarier* E s δ, *matronas sectari* Bb, *sectari matronas* BDFLO  
a g u γ (avec des différences orthographiques négligeables).

On a d'abord glosé ou remplacé la forme rare. C'est l'état représenté par R. Puis,

(1) Voy. WALTZ, *Variations de la langue et de la métrique d'Horace*, p. 220.

le vers étant faux, la recension *FL* a corrigé par une interversion qui a passé partiellement dans l'autre famille (*D*).

I, 6, 83 : *seruauit* DEO a b g s u γ, *seruabit* R, *seruabat* FL.

Ce passage montre comment procède le recenseur de *FL*. L'archétype avait *seruabli* conservé par *R*; *seruabat* est une correction qui adapte la forme au temps passé.

A ces deux exemples, on peut voir la marche suivie par les altérations. Le groupe *FLR* a ses fautes particulières et ses corrections. Puis, l'archétype spécial à *FL* subit une seconde revision; elle tâche à redresser des fautes comme *seruabit* ou un vers incorrect et introduit de nouvelles innovations. C'est cette recension de *FL* que nous allons étudier maintenant.

## II

Comme pour *FLR*, nous commencerons par les noms propres.

Un premier cas est celui du nom de Varius. Il se rencontre onze fois dans Horace. Dans trois passages, le groupe *FL* le présente correctement (*Od.*, I, 6, 1; *Sat.*, II, 8, 24 et 63). Partout ailleurs, il a *Varus* :

<i>Sat.</i> I, 5, 40	FL O b s u
— — — 93	FL O s u
— — 6, 55	FL O b s u
— — 9, 23	FL O s u
— — 10, 44	FL b u
— — — 81	FL b u
<i>Epit.</i> , II, 1, 247	FL V d e g p
<i>A. p.</i> , 55	FL b s t u

Cette substitution n'est pas un accident. Il faut y voir la main d'un reviseur qui croit savoir ce qu'il fait; car dans la même satire, il n'oublie pas ou de laisser le nom intact partout (II, 8) ou de l'altérer partout (I, 5 et 10). Sur ce point, il y a désaccord avec *R* qui garde *Varius*.

Nous trouvons encore, dans les *Satires*, les exemples suivants :

I, 2, 12 *Fusidius* DEORbsγ Porphyriion; *Fusidius* FL d p u δ Acron, *Futidius* BVg.

*Fusidius* pourrait être une faute commise au moyen âge, par confusion de *f* et de *s*. Une fois le texte altéré, la faute aura passé dans les mss. d'Acron. Cependant *Fusidius* existe (1). On ne voit pas d'où l'aurait tiré un recenseur travaillant au ix<sup>e</sup> siècle. On comprend, au contraire, la substitution à la fin de l'antiquité.

(1) W. SCHULZE, *Zur lat. Eigennamen*, p. 171.

I, 2, 27 *Gorgonius* φ L u, *Gargonius* mss ;  
I, 4, 92 *Gorgonius* FL s u, *Gargonius* mss.

La forme *Gorgonius* est l'œuvre d'un demi-savant, *Gargonius* étant attesté d'autre part (1). Dans le premier passage, l'archétype de ψ, comme il arrive quelquefois, a été collationné sur les mss. de l'autre famille. Mais la constance du ms. u et le deuxième passage prouvent que l'archétype du groupe avait *Gorgonius*.

II, 2, 99 *Trausius* D V u γ λ, *Transius* E, *Trauius* F I Porphyriion, *Tranius* Acron.

Les deux mss. dérivés de L divergent ici ; comme parfois, λ a été contaminé par la première classe. *Transius* est évidemment une faute isolée de E dont l'archétype avait *Trausius*. Les trois autres formes existent dans les inscriptions (2). Le fait que *Trauius* se trouve dans Porphyriion, à côté de *Tranius* dans Acron, montre à la fois l'antiquité de ces variantes et leur origine. Elles sont œuvres de grammairiens. Le recenseur a introduit une forme voisine qu'il connaissait.

Dans FL, comme dans FLR, certaines altérations visent à améliorer la structure grammaticale.

I, 1, 59 : Qui tantuli eget quantost opus.  
*tantuli* DER a d p s γ δ, *tantilli* O, *tantol* B, *tanto* g, *tantulo* FL b u.

Les variantes *tantol* et *tanto* supposent un vulgarisme : *tantol-i, -o*. Le génitif est conforme à l'usage particulier d'Horace, qui construit *egere* avec le génitif. Mais, chez d'autres écrivains, on trouve l'ablatif (3). De plus, *tantulo* est ordinaire après les verbes de prix. Enfin *quanto* suit. Il en fallait moins pour suggérer au reviseur *tantulo*.

Sat., I, 2, 54 : *Munifico* esse licet.  
*munifico* BDERV a b g s u γ, *munificum* FLO d p δ.

La correction substitue la construction récente à l'ancienne (4). C'est ainsi que, I, 4, 39, *dederim quibus esse poetis*, a été altéré en *d. q. e. poetas* dans tous les mss. sauf R. Nous avons la même altération :

Épît., I, 16, 64 : Da mihi fallere, da iusto sanctoque uideri.  
*iusto sanctoque* AERV a p, *iustum sanctumque* FLO b e g s γ.

(1) W. SCHULZE, *Zur lat. Eigennamen*, 171.

(2) Pour *Trauius* et *Trausius*, voy. SCHULZE, p. 245. *Tranius*, *CIL.*, VIII, 8166. Il y a aussi une gens *Traia*.

(3) RIEMANN, *Synt. lat.*, § 55 d.

(4) RIEMANN, *Synt. lat.*, § 244 e.

Jean de Salisbury, au XII<sup>e</sup> siècle, ne connaît pas d'autre texte que *iustum sanctumque*.

Sat., I, 4, 15 : *Detur nobis locus, hora, | custodes.*  
*detur* DER a b g s γ, *dentur* FLO u.

L'accord du sujet avec le plus proche est exigé par l'asyndète. Le pluriel est une correction de maître d'école.

J'ai cité les altérations précédentes pour montrer le caractère de la recension. Ces corrections grammaticales étaient à la portée d'un reviseur carolingien. Il n'en est pas de même de la « simplification » suivante :

I, 6, 75 : *octonos referentes Idibus aeris.*  
*octonos... aeris* DER a γ, *octonis... aera* FLO b s u.

Horace parle des enfants qui vont à l'école moyennant redevance. Les deux textes sont théoriquement possibles. Le second suppose huit mois d'école. Martial (X, 62) parle des vacances en juillet et de la rentrée des classes aux ides d'octobre. Les mois d'école se comptaient à partir de là jusqu'aux ides de juin. Juvénal (10, 16) mentionne la redevance scolaire d'un as. Cependant *octonos aeris* (c'est-à-dire *octonos nummos aeris*), huit as, est une formule archaïque et difficile. Le recenseur a rendu le texte plus coulant et plus banal. Il fallait vivre dans le milieu antique pour le faire à coup sûr et de manière vraisemblable.

L'allongement d'une finale brève à la césure était une difficulté. Le reviseur l'a fait disparaître de différentes manières.

I, 7, 7 : *Confidens tumidus, adeo sermonis amari.*  
*tumidus* DEVR a g u γ, *tumidusque* FL b s.  
 II, 3, 174 : *Extimui ne nos agerēt insania discors.*  
*insania* DE a g γ, *uesania* FLO b s.

Le mot *uesania* est rare avant le temps des écrivains ecclésiastiques. Il y a un exemple dans Valère Maxime (1). Puis on cite Plin l'Ancien, XXXV, 129 : « *Vlixes simulata uesania* » ; mais les mss. donnent, sans variante, *insania*. Le mot apparaît dans la Vulgate (*Esther*, 16, 5 ; *II<sup>a</sup> Petri*, 2, 16). Le verbe *uesanio* est représenté par le participe *uesaniente*, dans Catulle, 25, 13. Pour trouver des formes personnelles, il faut descendre à Cassiodore, *Hist. trip.*, IX, 30 (P. L., LXIX, 1146 B), à Gélase, *Tract.*, III, 32, au diacre Rusticus (VI<sup>e</sup> siècle), *Contra Acephalos* (P. L., LXVII, 1237).

Tandis que *uesanus* n'est pas rare, les dérivés *uesania* et *uesanio* sont suspects d'origine tardive et ecclésiastique.

(1) D'après PLUCKER, *Vorarbeiten zur lat. Sprachgeschichte*, II, p. 16; je ne l'ai pas retrouvé.

Une autre correction métrique peut être comparée aux précédentes dans *Épît.* II, 2, 120 : « *Vehemens* et liquidus puroque simillimus amni ». On écrivait toujours *uehemens*, *prehendo*. C'était au lecteur à adapter la prononciation nécessaire. Mais au moyen âge, ce *uehemens* qu'il fallait prononcer *uemens* embarrassait. Dans deux mss., *D* et *s*, on a transposé (*et uehemens liquidus D, et liquidus uehemens s*). Dans ce cas, la tradition antique est interrompue. La correction se fait par un procédé identique, mais séparément dans chaque ms. Les corrections métriques de *FL* sont homogènes et font disparaître un accident rare même pour l'antiquité.

Les variations d'orthographe sont généralement peu concluantes. Elles témoignent de l'époque du ms. et de l'école du copiste plutôt que de la tradition de l'archétype. Cependant voici un cas où une graphie divergente paraît remonter à l'ancêtre de la famille de mss. et à l'antiquité.

I, 4, 125 *fraglet FL, flagret mss.*

On considère *fraglo* comme un africanisme (1). C'est, en tout cas, une mode du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Cette graphie peut servir à fixer une des époques où l'on a pratiqué la recension du texte.

On pourrait facilement allonger ces listes. Dans les passages suivants, des nuances de sens ont été méconnues ou des changements ont été suggérés par un rapprochement hasardeux.

I, 4, 88 *at F L O b g s u δ* (*an B D E R γ* scoliastes ; *ad d, ac γ, ut a*).

I, 4, 91 *campum F L O d g δ* (*campo B D E R V a b p s u γ*).

I, 2, 36 *Cupennius FL* (*Cupiennius mss*) : *Cuppenius* n'est pas inconnu ; voy. Schulze, p. 157.

Je cite ces trois passages à titre d'échantillon. L'évidence de la recension est moins claire. Je crois qu'il vaut mieux se contenter d'un petit nombre d'exemples certains que d'allonger des listes où ils sont mêlés à d'autres plus contestables.

Un des traits caractéristiques de la recension *FL* est l'addition de huit vers au commencement de la dixième satire du premier livre. Ils se trouvent aussi dans le ms. *b*, à la fin de la neuvième. Dans le texte qu'on va lire, j'écarte toutes les corrections.

*Lucili, quam sis mendosus, teste Catone  
Defensore tuo peruincam, qui male factos  
Emendare parat uersus, hoc lenius ille  
Quo melior uir est, longe subtilior illo  
Qui multum puer et loris et funibus udis  
Exoratus, ut esset opem qui ferre poetis*

(1) WÖLFFLIN, *Archiv für lat. Lexikographie*, t. IV, p. 9 ; t. VI, p. 4.

*Antiquis posset contra fastidia nostra,  
Grammaticorum equitum doctissimus. Vt redeam illuc,  
Nempe (1) incomposito dixi pede currere uersus*

Il n'est pas inutile d'essayer une traduction du morceau. « Lucilius, à quel point tu es rempli de fautes, c'est ce dont je te convaincrâi par le témoignage de Caton, ton défenseur, qui se prépare à corriger les maladroites de tes vers, Caton qui mettra d'autant plus de modération qu'il est plus brave homme, Caton de beaucoup plus pénétrant que cet autre maître que tant de fois dans son enfance les lanières et les fouets humides ont sollicité de devenir l'auxiliaire des poètes antiques contre nos dédains, le plus docte des grammairiens chevaliers. Pour revenir à mon ancien propos, à savoir que les vers de Lucilius courent d'un pas déréglé, qui est si sottement entiché de Lucilius pour ne pas l'avouer ? »

Suétone, dans son ouvrage sur les grammairiens, raconte qu'à l'imitation de Cratès de Malles, des grammairiens romains ont fait des explications publiques de poètes récents, C. Octavius Lampadio, de Naeuius, Q. Vargunteius, des Annales d'Ennius, Laelius Archelaüs et Vettius Philocomus, des satires de Lucilius : « Laelius Archelaus Vettiusque Philocomus Lucili saturas familiaris sui [? familiaribus suis *van Heusden*] quas legisse se apud Archelaum Pompeius Lenaeus, apud Philocomum Valerius Cato praedicant » (*De grammaticis*, 2, p. 101, 7 Reifferscheid). Pompeius Lenaeus a donc expliqué Lucilius au cours de Laelius Archelaüs, Valerius Cato au cours de Vettius Philocomus. Valerius Cato est un témoin, non le commentateur même. Mais l'interpolateur d'Horace en fait expressément à la fois le défenseur et le correcteur de Lucilius.

M. Vollmer suppose que l'interpolateur est Héric d'Auxerre (mort vers 880). L'interpolateur allonge *uir* au temps faible du v. 4 : c'est le traitement des monosyllabes dans l'œuvre poétique d'Héric. Mais M. Vollmer dit lui-même que cet allongement est pratiqué depuis le v<sup>e</sup> siècle. Héric connaît bien et imite Horace ; il a glosé aussi Juvénal, que l'interpolateur paraît imiter aux vers 5-6. Mais bien d'autres, du II<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, ont lu Horace et Juvénal. Enfin le fragment de Suétone était conservé à Fulda, Héric a pu le connaître. En somme toute cette argumentation prouve qu'Héric peut avoir écrit les vers interpolés. Rien de plus.

P. Valerius Cato était considéré comme le chef de l'école de Catulle et de Calvus. Il passait pour l'arbitre des réputations : « Latina Siren, | qui solus legit ac facit poetas ». Lucilius ne devait plaire à cette génération que par certains côtés, le

(1) Ici commence le texte véritable d'Horace. Mais pour comprendre l'interpolation, il est nécessaire de ponctuer comme j'ai fait.

Lucili, quis tam Lucili fautor inepte est  
Vt non hoc fateatur ?

mélange de grec et de latin, le ton personnel et les confidences, les attaques dirigées nommément contre des adversaires. En ce sens, Valerius Cato pouvait se faire son défenseur. Il devait, au contraire, avoir bien à reprendre dans le détail de l'expression chez ce poète abondant, spontané et négligent. M. Vollmer imagine que Héric aura tiré toute sa science du fragment de Fulda et ne l'a point compris. La confusion entre Valerius Cato, simple historien, et Valerius Cato, commentateur et critique de Lucilius, est, tout de même, un peu forte. La phrase de Suétone est parfaitement claire. D'autre part, où Valerius Cato a-t-il cité Vettius Philocomus? Cette mention est toute naturelle dans un autre commentaire sur Lucilius. Le renseignement de l'interpolateur n'a en soi rien de contradictoire. Les notes sur Lucilius peuvent être un de ces opuscules grammaticaux, *grammaticos libellos*, désignés par Suétone dans sa notice (*Gram.*, 11). D'après la même notice, il vécut très vieux (*vixit ad extremam senectam*); il pouvait être encore vivant même dans les dernières années d'Horace, étant né vers 654/100. Enfin, si les vers de l'interpolateur sont médiocres, ils sont assez piquants. Il était spirituel d'appeler en témoignage Valerius Cato, le doctrinaire des *νεώτεροι*, au début d'une satire où le doctrinaire des classiques attaquait l'école de Catulle et de Calvus. Il fallait pour cela posséder sur les rivalités littéraires du temps de César et d'Auguste des notions plus complètes que celles d'un Héric d'Auxerre.

L'autre grammairien mentionné et mis en opposition à Valerius Cato serait Orbilius. Suétone encore nous apprend qu'Orbilius fut fait chevalier (*Gram.*, 9). M. Marx, dans son édition de Lucilius, croit qu'il est question de Vettius Philocomus, maître de Caton. Si on tient pour Orbilius, on supposera qu'il a subi dans son enfance le traitement qu'il infligea dans la suite à ses élèves. L'interpolateur a pu se souvenir du *plagosum Orbilium* d'Horace (*Épît.*, II, 1, 70), en donnant à l'adjectif le sens passif qu'il a du moins dans la langue d'Apulée (*Mét.*, VIII, 5 et IX, 12, p. 167, 1 et 197, 16 Van der Vliet). En tout cas, il s'agit d'un défenseur des poètes anciens contre les dédains des modernes. L'auteur en question a donc pris une position différente de celle de Valerius Cato. La discussion sur les vieux poètes n'est pas encore ouverte au temps de la dixième satire. Sans doute, l'œuvre de ce deuxième grammairien se place plus tard. Cette nécessité exclut Vettius Philocomus, mais non pas peut-être Orbilius; car, dit aussi Suétone, il mourut presque centenaire. La philologie prolonge l'existence.

On peut même aller plus loin. C'est le philologue moderne qui dispose des maigres renseignements dérobés au temps. L'interpolateur ne se contente pas, comme nous, d'exploiter un fragment de Suétone. Nous venons de voir l'in vraisemblance d'une erreur sur le rôle de Valerius Cato. Le texte de Suétone n'est pas moins formel au sujet d'Orbilius. Si l'on pouvait être tenté, à l'époque d'Apulée, de faire un contre-sens sur *plagosum Orbilium*, c'était à condition de n'avoir pas lu Suétone: « Fuit autem naturae acerbæ... in discipulos, ut et Horatius significat *plagosum* cum appel-

lans et Domitius Marsus scribens : « Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit ».

La conclusion s'impose. Ce n'est pas de notre fragment de Suétone que s'est inspiré l'interpolateur. Il puisait à d'autres sources, taries pour nous. Le style est entortillé. La connaissance de la langue peut être défectueuse. Mais l'auteur est encore un ancien, non un savant carolingien. La recension *FL* remonte donc plus haut que le ix<sup>e</sup> et même que le vi<sup>e</sup> siècle.

Une autre conclusion s'impose également. C'est qu'il n'y a probablement pas de recension *FL* distincte d'une recension *FLR*. Le ms. *R* est un ms. mixte. Il a subi fortement l'influence de la première classe, surtout dans les *Odes*. On doit le distinguer du groupe *FL*; mais ce n'est pas parce qu'il représente une subdivision particulière, c'est parce qu'il est mélangé. La seconde classe a été dans l'antiquité l'objet d'une revision méthodique dont *FL* le plus souvent sont les meilleurs et les plus fidèles dérivés.

### III

On peut se demander si la première classe a été à l'abri des recensions, c'est-à-dire des corrections réfléchies. Un travail intéressant de M. Beck nous met sur la voie d'en indiquer un exemple (1).

*Od.*, I, 8, 1-2, « Lydia dic per omnis | te deos oro »; tel est le texte des mss. *FLu*. A cette leçon s'oppose : « hoc deos vere » de *ABDERa*. Une leçon intermédiaire, issue d'une contamination : « hoc deos oro » se trouve dans *pγδ*. Les mss. *pδ* se rattachent le plus souvent à la famille *FLu*. Dans ce passage, il est bien évident que « hoc deos oro » est un débris de « te deos oro », que *oro* était le texte de l'archétype de *pγδ*, que *hoc* y a été substitué gauchement à *te* par un reviseur qui n'a pas remarqué qu'il ne faisait qu'une partie de la correction. On doit donc rattacher l'archétype de *pγδ* à la famille *FLu*, ce qui donne déjà une base plus large à cette leçon. Ce passage est discuté par les métriciens, Caesius Bassus, du 1<sup>er</sup> siècle, ou du moins ce que Keil a cru être de Caesius Bassus à travers un témoin très postérieur (*Gr. lat.*, VI, 270); Atilius Fortunatianus, et Marius Victorinus (*ib.*, p. 300 et 87). Ces deux derniers dépendent de Caesius Bassus ou de ce qui passe pour tel. Or, tous trois commencent par citer le texte de *FLu*. Puis, ils remarquent qu'Horace a changé le mètre de la tradition d'Alcée (2). Au lieu d'avoir au commencement un choriambique, — υ υ —, il a un trochée suivi d'un spondée, — υ — —, et pour mieux montrer ce que devrait être le vers, ils imaginent un texte : *hoc dea vere*. Ce texte est purement hypothétique; il n'a qu'une valeur pédagogique, puisque *dea* est

(1) J. W. BECK, *Horazstudien*, La Haye, 1907; p. 8 et suiv.

(2) Voy. CHRIST, dans les *Sitzungsberichte* de Munich, 1893, p. 128.

impossible pour le sens comme pour la grammaire. C'est une simple illustration du commentaire métrique. M. Beck a très bien mis ce caractère de l'exemple en lumière. Il a ajouté que Marius Victorinus et Fortunatianus glosent le vers d'Horace en employant l'un *precor* (*ib.*, p. 144), l'autre *quaeso* (p. 301), ce qui suppose nécessairement *oro*, non *uere*, dans le texte d'Horace. Il se contente d'écarter le témoignage des métriciens comme n'étant pas plus pour l'une des leçons que pour l'autre. J'irai plus loin que lui.

Caesius Bassus, ou, quel que soit le métricien qui est la source des autres, illustre sa pensée par un exemple forgé : « hoc dea uere ». Cela est très grave, car ce n'est ni plus ni moins que l'origine de la leçon des mss. *ABDERA*. Un recenseur savant ou un scoliaste d'Horace a cru que cette phrase était donnée comme le texte. Ne comprenant pas la nature de la remarque métrique et uniquement préoccupé de collationner le texte, il a introduit, ce qui était possible de cette soi-disant leçon : *hoc deos uere*. Il a laissé *dea*, le seul mot qui importait dans le raisonnement du métricien, mais qui ne pouvait cadrer avec *per omnis*. Nous avons là un exemple d'interpolation savante... et inintelligente.

Il y a plus. Le texte actuel de Caesius Bassus est ainsi conçu : « At Horatius primum choriambum durissimum fecit pro iambo spondeum infulciendo : [sic : *hoc deos uere Sybarim.*] Nam si secutus esset Alcaeum sic ordinasset : *Hoc dea uere* ». Les mots mis entre crochets se dénoncent comme une glose interlinéaire passée dans le texte. M. Beck l'a bien vu et a mis, le premier, des crochets. Mais cette glose contient le refacimento des mss. *ABDERA*, qu'ignore l'auteur non interpolé. Cela suppose que l'on a collationné cet auteur avec un texte du type *ABDERA*.

Il y a donc eu deux collations successives : d'Horace sur Caesius Bassus, et cette collation a engendré *hoc deos uere* ; de Caesius Bassus sur Horace, et cette collation a introduit *hoc deos uere* dans Caesius Bassus.

Il ne paraît pas, cependant, que la première classe ait subi une revision continue et systématique comme la seconde. Voici un autre passage où il y a eu, sans doute, correction réfléchie. On va voir qu'elle vaut, pour l'originalité et l'intelligence, celle que nous venons d'étudier.

*Sat.*, I, 5, 59-60 : Quid faceres, cum | sic mutilus *minitaris* ?  
*minitaris* C F L O R a g u, *miniteris* D E b s y

*Minitaris* est à l'indicatif parce qu'il y a simultanéité (1) ; *miniteris* est une correction de maître d'école.

Mais la question de savoir si la première classe de mss. a fait l'objet d'une recension se pose encore autrement.

(1) Voy. MADVIG, 3<sup>e</sup> éd. du *De finibus*, p. 27 ; et cf. CIC., *Ver.*, I<sup>e</sup> action, 28.

Quand, à propos du texte d'Horace, on parle de recension antique, on pense tout de suite à celle que signa Vettius Agorius Basilius Mavortius, le consul de 327. Il est impossible de n'en pas dire un mot. La souscription se trouve sur quatre manuscrits de notre liste, *A* *λ* *g*. Elle se trouvait donc dans l'archétype *L*. On peut négliger le ms. *g* comme trop récent. Il reste une difficulté. *A* n'est pas de la même famille que *L*. Keller, qui attribue une certaine importance à la recension de Mavortius, dit : « Mauortianorum est codex *λ*' (*L*) quatenus non ad tertium ordinem pertinet (1) ». Sa troisième classe est celle de *FL*. Il est à mi-chemin de la vérité. L'archétype *L* a subi dans les *Odes* et les *Epodes* l'influence persistante de la première classe (2). Un certain nombre de fautes communes établit, même pour les *Odes*, l'existence d'une famille *FL* *pu* *δ*, la seconde famille. A ce groupe s'opposent les autres mss., parmi lesquels on doit compter *A*, c'est-à-dire la première famille. Mais dans un grand nombre de passages des *Odes*, *L* s'écarte de sa famille et présente des variantes de l'autre. Un ms. de la première famille a donc exercé son influence sur *L*. La souscription de Mavortius est un de ces emprunts. Par suite, c'est plus spécialement à un ms. semblable à *A* que se rattachent les leçons divergentes de *L*. Ainsi *L* n'est pas un représentant authentique de la recension mavortienne. Rien n'est plus facile que d'ajouter d'un ms. sur un autre une souscription à la fin d'un livre. J'ai démontré qu'il en était ainsi pour quelques mss. de Lucain (3). Nous en avons un exemple sûr dans un ms. d'Horace même. Le *Reginensis* d'Oxford, *O*, *a*, de seconde main, la souscription de Mavortius. Supposons qu'il ait disparu en laissant une copie *Y*, *Y* compterait aujourd'hui comme ms. mavortien.

Mavortius n'est plus qu'un nom. Car le ms. *A* seul peut prétendre à représenter son œuvre, et le ms. *A* compte seulement aujourd'hui comme représentant de sa classe. Il n'a pas de leçons indépendantes. Il est en rapport étroit avec *a* et *B*, qui n'ont pas la souscription. M. Holder a rempli une page et demie des *Epilegomena* des leçons « mavortiennes » (4). Même parmi celles qui lui paraissent précieuses, il y a des fautes certaines : elles ne prouvent rien de plus que la parenté des mss. qui les ont ensemble : *comae* (*Od.*, II, 11, 24), *qua* (IV, 3, 10), *peribit* (IV, 9, 52). Dans la nouvelle édition des *Carmina*, il est devenu discret, sauf sur la ponctuation. Il donne un spécimen de la ponctuation du ms. *l* (*Od.* III, 10) et y voit l'œuvre de Mavortius. C'est jouer de malheur. Cette ponctuation est due probablement aux écoles carolingiennes. On la trouve dans les manuscrits des auteurs les plus divers. Récemment

(1) *Carmina*, 2<sup>e</sup> éd. p. xxvii.

(2) J'appelle ainsi la première et la seconde classe de Keller, à l'intérieur desquelles on doit distinguer divers groupes. Ce n'est pas le lieu de discuter ces rapports compliqués.

(3) *Revue de philologie*, XVIII [1894], p. 58. La souscription de Julius Celsus a été rajoutée en marge du Thuaeus de César (B. N. 5764); elle est devenue le titre, par une méprise, dans un dérivé du ms. de Fleury, le ms. de Moissac (B. N. 5056).

(4) *Epileg.*, p. 786 suiv.

M. Ziegler la « découvrait » dans Firmicus Maternus comme un débris inestimable de l'antiquité (1). Le ms. de Firmicus n'est pas plus un témoin d'une tradition ancienne que cent autres. A défaut des mss., il suffit de parcourir un recueil tel que la *Paléographie des classiques* de M. Chatelain pour être édifié. Ce n'est pas un des moindres services de cette œuvre monumentale que d'avoir rendu accessibles à tous les habitudes et les méthodes des copistes.

La recension du texte d'Horace, c'est-à-dire l'altération consciente de la tradition d'après des conjectures ou des vues plus ou moins justes, a été pratiquée de bonne heure.

I, 2, 27 et 4, 92 : *Rufillus* mss. d'Horace ; *Buccillus* Sénèque, *Epist.*, 86, 13 (trois fois).

Les deux noms existent. *Rufillus* est d'un type assez récent. Mais on trouve un Balbillus préfet d'Égypte sous Néron en 55 (Tac., *Ann.*, XIII, 22), un Varillus dans Juvénal, un Curtillus dans Horace lui-même (*Sat.*, II, 8, 55). Des gentilices comme Quintilius supposent des surnoms comme Quintillus (2). *Buccillus* est fort rare. Dès le temps de Sénèque, il existait donc des exemplaires qui portaient *Buccillus*. La tradition à laquelle remontent tous nos mss. avait *Rufillus*.

Le vers est répété, I, 4, 92, avec la même forme. S'il s'était produit un accident, il ne se serait pas produit deux fois ; il faudrait admettre au moins une intervention pour généraliser la faute. D'ailleurs, les deux noms ne sont pas échangeables paléographiquement. L'un des deux est une insertion réfléchie. Nous n'avons plus aucun moyen de déterminer lequel (3).

Ce mémoire a ressassé d'anciens problèmes. Je ne sais s'il les a résolus. Il serait utile déjà s'il les avait mieux posés. Il montre la complexité des rapports existant entre les mss. d'Horace. Cette complexité rend difficile et lent l'accès des conclusions définitives. Elle a son utilité pour le philologue. Nous sommes tentés trop souvent d'opérer avec les mss. comme avec des quantités algébriques et de résoudre par une équation le problème de l'établissement du texte. L'étude des mss. d'Horace nous aide à nous replacer devant la réalité. Le texte consigné dans chacun de ces mss. a son histoire. Avant de se fixer dans la copie que nous possédons, il a passé par bien des mains. Des lecteurs d'époque, de culture, de caractère, d'âge différents ont essayé de le pénétrer et ont été tentés de noter ce qu'ils entrevoyaient. Quelques-uns l'ont

(1) Voy. *Revue critique*, 1909, II, p. 123.

(2) L'hypothèse compliquée à laquelle recourt M. VOLLMER, p. 266, n'a pas de base.

(3) SCHULZE, p. 461.

comparé avec d'autres textes, pires ou meilleurs. Des maîtres ont voulu le rendre plus clair à leurs élèves, ou, à une date plus ancienne, l'ont mis d'accord avec leurs renseignements et leur érudition. On l'a commenté. On l'a glosé. C'est merveille que sur un certain nombre de points nous restions en mesure de distinguer la tradition et l'innovation.

---